

Frédéric Denjoy

LE COURAGE DU RÉEL



Changer sans tomber
Tenir sans croire



Le Courage du Réel

Frédéric Denjoy

Le Courage du Réel

Changer sans tomber,
tenir sans croire



Ceci est un manifeste existentiel.
Une refondation de la pensée pour
sortir de l'effondrement intellectuel.
C'était ambitieux.
Maintenant c'est réel.

AVANT-PROPOS

La pièce était minuscule, le papier peint à fleurs vieillot, couleur pastel verdâtre. La porte entrouverte pour y laisser passer un peu de lumière, car l'ampoule ne fonctionnait plus.

Je pensais à la mort. Je la sentais là, la seconde d'après.

Pas par accident ou maladie, mais dans la continuation, au bout du moment présent.

Je voyais tout, je portais tout, et le savais.

Mélancolique, mais chargé de courage, j'étais bien disposé à me battre.

Je comprenais rien à ce que je voyais.

Que cherchaient-ils ? C'était grotesque, pourquoi faisaient-ils semblant ?

Tout cela n'avait aucun sens, et moins ça en avait, plus ils avaient l'air sûrs d'eux.

Moi, je ne capitulerais pas. Je ne fuirais pas. La solitude ne m'aura pas.

Alors je me suis pressé. Je ne me déplaçais qu'en courant. J'avais tant à faire.

J'étais assis sur la cuvette.

J'avais 6 ans.

Ce livre est une traversée.

Si vous entrez, allez jusqu'au bout.

À la fin, peut-être verra-t-on s'effondrer la partie de vous qui crédibilise ce que vous haïssez.

Ça jacte.

Ça bavarde.

Ça parle de tous les côtés.

C'est convaincant, ou pas.

C'est éloquent.

C'est très logique.
C'est sûr de soi.
Et puis, ils savent de quoi ils parlent.
Ils ont réussi, ce sont des gens importants.

Et pourtant, ça rate.

Alors, la tentation est grande de leur expliquer,
avec des mots soigneusement repassés,
qu'ils ont tort.
Surtout, que l'on a raison.
Qu'ils se trompent de vérité.
Nos mots marchent plus vite.
Ils courent là où les leurs trottinaient —
au moins jusqu'à la prochaine chute.

Le raisonnement suivant, plus acéré, plus vrai,
est tout à côté.

Le vrai n'est pas démontrable. Il est habitable.

Le réel est un seuil.

On entre, ou pas.

Entrez.

PROLOGUE

LE MONDE EST MORT, LE RÉEL PEUT ENCORE TENIR.

Chacun le sent : le monde est perdu.

Ce n'est pas un ressenti pessimiste, c'est mesurable.

La différence disparaît (70 % de la biodiversité s'est éteinte au cours des 50 dernières années¹), le lien entre les individus s'affaiblit (les Américains passaient en 2023, 26 minutes par jour en personne avec leurs amis contre 60 en 2003²), les gouvernances vacillent (72 % de la population mondiale vivait en autocratie en 2023 contre 46 % en 2012³), et le sens même de la vie est remis en doute, conduisant

1. WWF, *2024 Living Planet Report, A System in Peril*, p. 7.

2. The U.S. Surgeon's General Advisory on the Healing Effects of Social Connection and Community, *Our Epidemic of Loneliness and Isolation*, 2023, p. 13.

3. V-Dem Institute, *Democracy report 2025, 25 Years of Autocratization – Democracy Trumped?*, p. 6.

certaines civilisations à un suicide collectif (taux de natalité en Corée du Sud : 0,75 en 2024⁴ ; en Italie : 1,26 en 2024⁵).

Le lien lâche.

Le vivant s'éteint.

Le sens se vide.

On ne sait plus quoi transmettre.

Ni pourquoi continuer.

La douleur n'est pas la souffrance

Au niveau global, on est six fois plus riche en termes réels (c'est-à-dire ajustés de l'inflation) qu'il y a 100 ans, et l'espérance de vie a plus que doublé, passant de 35 à 73 ans.

Plus marquant : la douleur a nettement reculé. C'est plus difficile à mesurer, mais c'est évident.

Imaginez, par exemple, les accouchements, sans péridurale, souvent chez soi, avec des conditions d'hygiène médiocres qui conduisaient à une mortalité infantile 20 à 30 fois plus élevée. Ou les maladies qu'on affrontait sans pénicilline...

Il fut un temps, pas si lointain, où perdre un enfant à la naissance relevait de l'ordinaire tragé-

4. Source : Ministry of Data and Statistics of the Republic of Korea.

5. Source : ISTAT, *Demographic Indicators, Year 2024*.

die des existences humaines, à laquelle on devait s'accoutumer comme à tant d'autres malheurs que la vie balançait sans s'expliquer.

Les humains de ce temps passaient des mois dans les sanatoriums, à tousser leur corps d'une tuberculose dévorante, contraints et forcés à une lointaine retraite dans l'air froid des montagnes, dont certains revenaient, d'autres pas.

La diphtérie ravageait les enfants, et la pneumonie ne laissait qu'une chance sur trois d'en réchapper.

Je ne parle pas des maladies dues à des rapports joyeux, comme la petite vérole.

Et quid des dentitions : imaginez le nombre de rages de dents auxquelles un individu avait affaire dans sa vie...

La mort était partout.

Perdre un membre de sa famille ou un proche était aussi régulier que les Jeux olympiques d'aujourd'hui.

Le monde moderne est plus aseptisé, plus confortable — et pourtant, on n'a pas l'impression de souffrir moins.

La consommation d'antidépresseurs a augmenté de 50 % de 2011 à 2021⁶.

6. Indicateurs OCDE 2023.

Chez les étudiants américains, le risque de trouble dépressif majeur a été multiplié par six à huit entre 1938 et 2007⁷.

La souffrance n'est pas directement liée à la douleur.

Le jugement et la justesse

Le mal et la vérité ne sont plus définis.

La psychiatrie moderne les a relativisés au ridicule.

Ils sont présentés au mieux comme des illusions, ou pire — comme on va le voir avec Derrida — des moyens de manipulation.

Est vrai ce qui arrange les puissants. Est vrai ce qui permet d'avoir raison, de justifier son opinion.

La vérité moderne n'est plus qu'un moyen de contrôle.

Nietzsche pourrait aujourd'hui déclarer : « La vérité est morte, nous l'avons tuée. »

La vitesse de l'information, le monde digital l'a achevée en tant qu'objet stable.

Le mal n'est pas mieux loti.

7. Jean M. Twenge, Brittany Gentile, C. Nathan DeWall *et al.*, *Clinical Psychology Review* (30), 2010, p. 145-154.

Le concept a été pilonné, par des générations de penseurs modernes.

Démoli, écrasé, presque oublié.

On n'ose même plus évoquer le mot.

Si je dis : « Arrête de faire ça. » « Pourquoi ? »
« C'est mal. »

C'est le rire ou le mépris garanti, tant le mot est devenu obsolète.

Il subsiste, bien sûr, comme une antiquité, chez les tenants du dogme,

ceux qui ont résisté aux précédentes vagues de pensée — mais sous sa forme la plus médiocre, la plus arrêtée, et finalement la moins utile.

Sans ressenti clair de ce qui est vrai ou mal, le jugement collectif devient pareil à la danse de la chenille dans les mariages.

On se suit, bras sur l'épaule, en tournant au hasard.

Chacun regarde l'autre pour déterminer ce qui est juste, en essayant de ne pas sortir trop du mouvement collectif.

On ne va plus avancer. C'est le chaos déguisé.

Et le jugement devient un écho social. On ne juge plus, on imite.

On ne décide plus, on valide. Le juste n'est plus ce qui s'affirme en soi, mais ce qui ne dérange pas la file.

La tolérance demande le jugement.
On ne peut pas accepter sans juger.
Il n'y a pas de liberté sans choix, et pas de choix
sans jugement.

Sens, liens, confiance

Qu'est l'autre ?

Si je ne sais pas où tu te diriges, comment peut-on
marcher ensemble ?

Peut-être que tu es un obstacle pour moi, peut-
être es-tu en travers de ma route ?

Qui sait, peut-être que tu me fonces dedans.

Ou alors, il se peut que je puisse t'utiliser pour
avancer.

De toute manière, ton chemin est sans importance
puisque'il diffère du mien.

Tu n'as aucun sens — pas le même, en tout cas —
car personne n'en a.

Comment traverser main dans la main sans hori-
zons partagés ?

L'existence privée de sens est un refus d'être. Et
sans être, il n'y a pas d'ensemble.

Une société sans sens est une société seule.

L'ensemble s'annule. Le « nous » devient « je ».

L'individualisme est l'enfant du non-sens.
Chacun, occupé à sécher son orage.

Un bébé rampe au milieu d'une route. Une voiture approche à grande vitesse. Deux personnes sont assises face à face de chaque côté de la voie. Que pensent-elles ? Vont-elles se lever pour bouger l'enfant ? Sentent-elles de la même manière que ce serait mal de le laisser là ?

Je te confie quelque chose d'important parce que je sais anticiper tes réactions.

Je sais ce que tu jugeras mal ou faux.

Toute confiance a pour origine une empathie de jugement.

Mais voilà : sans confiance, le lien est-il possible ?

Non. Parce que sans confiance, chaque geste devient une stratégie.

Chaque parole, une prudence. Chaque relation, un calcul.

Ne reste que la politesse, ou bien la guerre.

L'intimité devient un risque, l'engagement une faiblesse, l'amour une anomalie.

Le lien, à son noyau, est confiance.

Quand on confie, on abandonne le contrôle, on croit en l'autre.

On se confie à l'autre. Le lien est une vulnérabilité choisie.

C'est une faille qu'on ouvre sciemment, parce qu'on a décidé de croire encore.

Le lien n'est pas une technique sociale, c'est un acte de foi brut.

Au Japon, en 2021, parmi les personnes dans leur vingtaine, 65,8 % des hommes et 51,8 % des femmes déclaraient ne pas avoir d'époux ou de partenaire⁸.

En 2022, parmi les personnes de 50 ans et plus, 50,4 % des hommes et 40,5 % des femmes n'avaient pas de conjoint⁹.

*

8. Gender Equality Bureau, Cabinet office, Government of Japan, 2022, *The White Paper on Gender Equality 2022*.

9. Idem.

Ce livre découle de l'affirmation suivante, que l'on appelle critère premier :

Le réel commence quand un franchissement vécu structure une zone d'inconnu.

Voilà, tout est là.

Ce qui n'a pas été traversé, structuré ou intégré dans le vécu n'existe pas comme réel.

C'est-à-dire qu'il n'est pas une forme habitable.

Il peut cependant subsister — mais seulement comme une histoire que l'on se raconte, une sorte de conte de réalité.

Le mouvement structurant a une place centrale dans ce que l'on formule ici.

On le considère comme l'unité ontologique minimale du réel.

Le mouvement est la structure du réel

Ce que l'on pose ici, c'est qu'aucune structure ne préexiste.

Il n'y a pas plus de fondations cachées, de chemins à découvrir ou de remparts sous-jacents sur lesquels s'appuyer que de beurre en branche.

Le réel ne précède pas le geste.

Il en est l'incarnation.

Nous ne sommes pas des nageurs dans un fleuve.

Nous sommes les pressions que nous exerçons sur le courant.

La logique historique valorise une action qui s'inscrit dans un cadre, qui prend son sens dans une finalité de l'existence.

On renverse cette notion.

La structure n'est pas n'importe quel mouvement.

Elle n'est pas chaos.

Le mouvement structurant a toujours une orientation minimale : celle de l'inconnu.

Seuls les mouvements qui vont vers ce qui n'est pas encore connu ont cette puissance.

Le réel apparaît, localement, dans le franchissement. Il n'est plus un décor qu'on observe ni un espace donné à l'avance.

La traversée de l'inconnu a une propriété unique : transformer.

Aussi modeste soit-elle, c'est la trace de notre être.

Chaque fois qu'un individu s'engage dans ce mouvement, les formes apparaissent, les repères se révèlent, le réel s'organise.

Le sens est le mouvement
qui rend la structure organisable.